Document généré le 16 avr. 2024 17:29

Liberté

Arbre

Jean Morin

Volume 16, numéro 2 (92), mars–avril 1974

Poésie, nouvelles, chroniques

URI : https://id.erudit.org/iderudit/26454ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Morin, J. (1974). Arbre. *Liberté*, *16*(2), 40–42.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1974

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Arbre

à Beat Siegrist

En l'intacte fêlure tourne l'arbre au refus
Des voix mobiles sur l'alentour de sa tempe

●

Pétri, comme une joie arpente les détours de ton front, je creuse la voix qui s'essouffle et transgresse le calme d'une ombre quand l'hiver s'écroule ici et nous laisse intacts, encore occupés à brandir des fouets là où il faudrait un seul doigt qui trace sur la glace le nom inchangé de ce que nous avons oublié dans la débâcle.

Il renverse sa tête dans l'herbe mirée d'une caresse.

●

Dans l'étrangeté du soleil marquant la mousse sur la lisière de l'étang prolongé jusqu'à ses eaux, baigne ta nuque. L'odeur des genêts respire sa courbe et le grain des pierres s'entrouve : de qui ces tournoiements de sang assureront-ils la vigilance quand la grille vacille et se noie dans la chute des plantes amoncelées à la face du ciel ?

En quoi ourdir le pur, l'incisif, l'orgueil de l'eau et quelque boue par-dessus la forêt ?

●

J'apprends de ta main que le silence pèse lourd dans l'humidité des noyers et sur ce seul regret se poursuit la traînée fragile s'effilochant dès que le soir tourmente les feuilles mais n'ose pas sur ta joue trahir le chant d'une larme, là où l'arbre fuit.

●

Une touffe qui flambe par-delà les toits ignore encore que ton visage entre les remous qui chavirent retient le ciel craquelé à ton souffle où meurt le rouge-gorge.

●

L'arc-en-ciel traverse l'arche où se résument nos corps et la terre indécise là où jadis les eaux dansaient sur un pan de chevelure et où les vierges fuyaient le temple pour suivre un mendiant cherchant dans son sac de quoi nourrir les oiseaux.

Un seul mourrait dans son souffle affolé.

●

L'heure suspendue dans les fonds fait le poids des fruits dont la chute émerveille un oiseau que le printemps tient encore en balance sur une branche aussi longtemps que le froissement des pelures velues aura le désir d'un velours pour refaire son aile.

Elle ouvre la gorge d'une pêche.

●

Cet éclair entre l'air et la faux quand ton sommeil veille une femme que le vent a chassée loin des aunes et qui sur le vert simplement s'agenouille en prière afin que vienne le repos.

●

Le noyer sera lointain quand surviendra ta voix et s'il ne peut ainsi suspendre le vent comment pourra-t-il soutenir ton sourire porté en lambeaux dans l'orgueil effacé d'une paupière ?

●

Il est ivre et son coeur tempère l'orage pendant que le ciel se dénoue contre sa joie, qu'un ange verse sur sa hanche la prière d'un dieu. L'eau annulée des fruits reforme sa fai-

blesse d'aussi loin que reviennent les regrets, le chemin déçu d'une offrande qui s'achève avant que les étoiles n'aient prophétiser de sa résurrection.

Et toi seul, vierge mon frère, tendrement réuni sur ma lèvre, entrouve le vert épars de mes yeux lorsque ta bouche précipite la nuit où s'échoue la douceur répandue d'une main errante le long du coeur jusqu'à gravir le pourtour ajourné d'un délai.

Là se dresse l'arbre exilé à l'écart des feuilles.

●

Je te sais mon visage acharné lorsque le silence revient comme un vol astreignant l'ivresse à sa patience par ce point accordé d'où tu retraces le cercle et l'hésitation de son aile refaisant l'espérance d'une lèvre par quoi tu trembles.

Là où quelques branches meurent de soleil.

JEAN MORIN